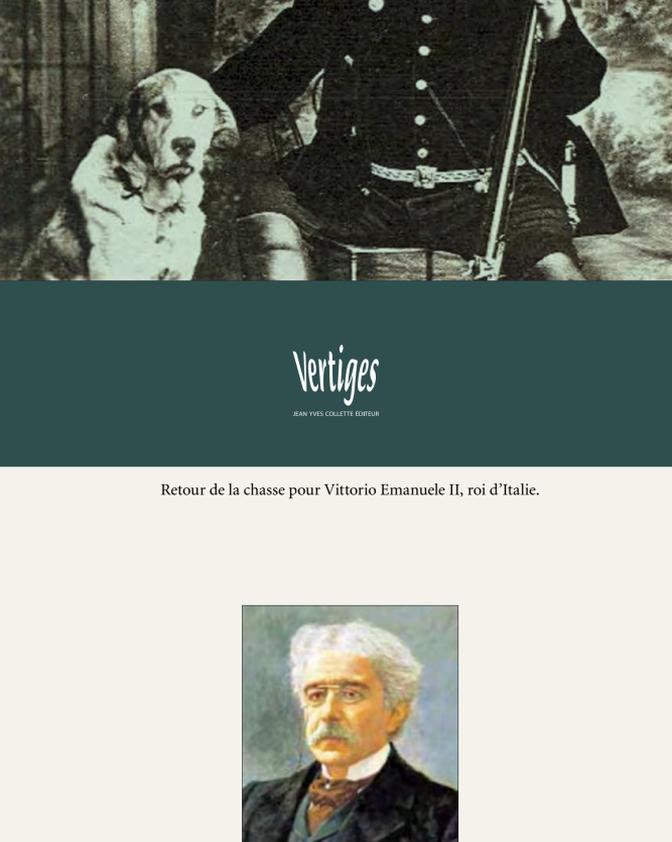


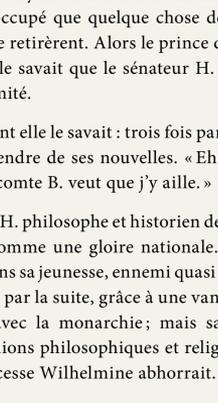
LA VISITE DE SA MAJESTÉ



Vertiges

JEAN VIVES COLLETTE ÉDITEUR

Retour de la chasse pour Vittorio Emanuele II, roi d'Italie.



Antonio Fogazzaro (1842-1911).

LA VISITE DE SA MAJESTÉ

LE 12 DÉCEMBRE 1873, S.A.R. le prince régent rentrait d'une partie de chasse vers deux heures de l'après-midi. Le comte B. président du Conseil, l'attendait et eut aussitôt avec lui un entretien d'environ vingt minutes. À la suite de ce colloque, S.A.R. se rendit immédiatement dans les appartements de la princesse Wilhelmine, son épouse. Les deux dames d'honneur qui assistaient leur auguste maîtresse, jugèrent, en voyant entrer S.A.R. en habit de chasse et l'air préoccupé que quelque chose de nouveau se passait, et se retirèrent. Alors le prince demanda à sa femme si elle savait que le sénateur H. se trouvait à toute extrémité.

Certainement elle le savait : trois fois par jour, la cour envoyait prendre de ses nouvelles. « Eh bien – dit le prince – le comte B. veut que j'y aille. »

Le sénateur H. philosophe et historien de renom, était considéré comme une gloire nationale. Républicain farouche dans sa jeunesse, ennemi quasi personnel du roi, il s'était par la suite, grâce à une vanité excessive, réconcilié avec la monarchie; mais sans transiger sur ses opinions philosophiques et religieuses que la pieuse princesse Wilhelmine abhorrait.

« Naturellement, tu n'iras pas ! – répondit-elle. »

S.A.R. s'irrita fort et répliqua qu'Elle irait. Au fond, le prince régent aurait voulu ne pas y aller, et il s'était longtemps défendu de H. ; son ministre. Il prisait peu la haute culture de H. ; son incrédulité bruyante lui répugnait, et les injures décochées contre le défunt roi, son auguste frère, étaient toujours restées gravées dans son cœur, même après la conversion du philosophe à la monarchie. Mais S.A.R. était faible et n'avait pas su résister au ministre quand celui-ci lui avait parlé d'un honneur à rendre à H. comme hommage à l'opinion publique et du danger qu'un refus pût être attribué à des menées cléricales. Car, chose inimaginable, cette visite, c'étaient les amis du moribond et ses partisans qui secrètement l'avaient demandée. Dépit d'avoir cédé, le prince s'emportait à présent contre sa femme précisément parce qu'elle lui tenait le langage de sa conscience : alors qu'il était venu la voir dans une espérance contraire. Il se soulagea en déclarant que les femmes proposaient toujours des moyens fort aisés, mais que le cas était complexe, que le pardon des offenses était d'ailleurs un acte chrétien, et qu'une bonne épouse devait avoir un sentiment plus juste de la position délicate et difficile où il se trouvait en présence de son ministre et de la nation. La princesse riposta vivement et finit par dire que s'il s'était agi de ****, son écrivain favori, le prince régent n'aurait assurément pas bougé de chez lui.

« Celui-là est un honnête homme – répondit le Prince – Il y aura Dieu à son lit de mort. L'autre se contentera de moi ».

Et il ordonna à un aide de camp de faire dire aussitôt chez H. que S.A.R. y serait à quatre heures.

Dès qu'elle fut seule, la princesse Wilhelmine manda en hâte auprès d'elle un chanoine de la cathédrale qui était son aumônier privé, et son agent secret dans les affaires de conscience multiples où S.A.R. quelque peu tracassière en bien, suivait le mot de Chamfort, s'immisçait volontiers sans recourir au grand aumônier de la cour. Elle voulut savoir par le chanoine si le clergé avait tenté ou se préparait à tenter quelque chose auprès de H. qui avait été croyant dans sa prime jeunesse et était notamment lié d'amitié avec un évêque. Le chanoine répondit que la chancellerie épiscopale avait pratiqué quelque démarche, mais vainement. Eut-il été même dans de bonnes dispositions, qu'il aurait été impossible de parvenir jusqu'au moribond tant l'ennemi gardait bien l'antichambre. Cette résignation révolta la princesse qui fit observer qu'on peut circonvenir un millier de gardiens avec l'aide de Dieu, mais que ses ministres ne doivent pas se décourager. Alors le chanoine, piqué sans doute, et de l'air résolu de qui révèle un secret, confessa à S.A.R. que, à l'insu de l'archevêque et de la curie, un prêtre essaierait la nuit suivante de pénétrer auprès du malade, en se substituant à l'infirmière avec qui toutes les intelligences opportunes avaient été prises. – La princesse battit des mains : c'était peut-être, lui-même, ce prêtre ? – Non, ce prêtre était un grand quémandeur d'aumônes que connaissait la princesse, un saint homme, d'esprit borné, enthousiaste, inconsideré, un de ceux qui voient des miracles partout et en attendent à tout moment.

S.A.R. fut médiocrement satisfaite du choix, mais elle se tranquillisa quand elle apprit que de choix, il n'y en avait pas eu – le prêtre ayant déclaré lui-même à un ami qu'il voulait tenter le coup – et lorsque le chanoine eut fait remarquer à S.A.R. que l'instrument le plus imparfait peut être efficace dans la main de Dieu.

• • •

Chez H. la foule allait et venait comme dans le palais d'un prince déchu où se tiendrait un colossal encan. De fait, maints vaniteux avides de réputation par surcroît, et maints visages avides de réputation par nécessité, venaient en cueillir là quelques bribes à bon marché, se réclamant de l'amitié du grand homme, lequel, du reste, pour un ami qu'il comptait dans l'épiscopat catholique en avait une légion dans la canaille laïque : tous amis, ceux-ci de sa jeunesse rebelle et qui à mesure que la célébrité de H. grandissait, s'étaient accrochés à ses basques au point que tout en désirant s'en défaire, il n'y avait jamais réussi.

Un état-major de ce monde là recruté parmi les bigots d'athéisme les plus violents et les plus fameux, avait installé son quartier général dans la chambre du malade et dans un salon attenant. Ils avaient relégué à part, presque de vive force, la timide famille du professeur, composée d'une sœur et de son mari, et ils s'étaient emparés de H. comme de leur bien. Ils avaient remplacé le médecin ministériel par un professeur radical, et avaient défendu de ne laisser entrer ni prêtres, ni frères, ni sœurs. Ils recevaient et ouvraient les dépêches, expédiaient aux journaux les bulletins de santé, faisaient allumer de grands feux dans la cheminée et se restauraient par de fréquentes rasades avec le porto, le marsala ou le cognac de la maison. L'un d'eux osa même fumer ; mais la majorité s'y opposa. Ils s'étaient si bien identifiés à leur illustre ami que quand quelqu'un demandait des nouvelles de celui-ci, ils répondaient toujours à la première personne du pluriel, disant : « Ce matin nous allions mieux », « ce soir nous sommes plus mal, » jusqu'à ce que vint le moment de dire « nous sommes morts. »

H. avait une paralysie cérébrale, et ne conservait plus qu'une lueur de raison. Il donnait signe de vie seulement quand on lui disait que la cour et les grands corps de l'État étaient envoyés prendre de ses nouvelles, qu'il était arrivé des télégrammes de personnalités importantes, que les journaux s'occupaient de sa maladie, en faisant des vœux pour sa guérison et en exprimant leur admiration pour le prince régent, et en exprimant d'un air hébété, bégayait : « Ah ! la cour », « Ah ! le sénat », « Ah ! la chambre ». Il n'émittait pour les autres qu'un petit gémissement sourd. À la réception d'un article ou d'un message, il n'y avait pas jusqu'à l'ami qui débouchait le cognac et à l'ami qui attisait le feu dans la cheminée qui ne se sentissent grandir en valeur et en majesté. Nombre de dames venaient aussi qui se disputaient l'honneur de donner à H. un morceau de glace en se taisant d'un oeil dur et froid. Mais vers minuit, il ne restait plus dans la chambre du malade que sa vieille infirmière.

Les amis, par l'entremise de députés, avaient pesé sur le président du conseil pour obtenir l'extrême-onction du prince régent, et comme on l'a vu, ils y avaient réussi. Un aide de camp vint l'après-midi informer la sœur et le beau-frère de H. que S.A.R. arriverait vers quatre heures. Les amis aussitôt firent part de la nouvelle au malade après un court préambule qui en effaça le lugubre sens. Mais cette signification, aussi bien, échappait à H. ; et seule, sa vanité moribonde se ranima à ce violent coup d'épée. « Ah ! le prince », balbutia-t-il, et ses yeux s'éclairèrent.

S.A.R. et descendant de voiture chez H. se trouva nez-à-nez avec nos cinq amis, avant d'aviser le beau-frère et la sœur, et en parut fort choqué. Il monta rapidement l'escalier, et exprima le désir que la famille l'introduisît. La famille l'introduisit bien, mais derrière, d'autres personnes suivirent et la chambre s'emplit de monde. Le prince s'approcha du lit, et se pencha sur le malade. À la brève excitation antérieure avait succédé un état comateux.

« Me reconnaissez-vous, mon cher sénateur ? – dit S.A.R. – c'est moi, Adalbert. Je suis venu vous remonter un peu. Vous avez tant travaillé pour votre gloire et pour celle de votre peuple et moi, vous remercions. Nous souhaitons que vous vous rétablissiez et que vous travailliez encore. » – Le prince se tut, inclina un moment vers le moribond, puis il se redressa et dit à voix basse : « Je crois qu'il n'a pas entendu. » La sœur de H. remercia S.A.R. en pleurant. Un des amis, solennellement et tout haut, s'écria : « La Nation se souviendra et aussi la postérité ». Le prince n'eut pas l'air d'entendre et prit congé de la dame et de son mari en disant que si le malade pouvait arriver à le reconnaître, il retournerait. Lorsqu'à son départ, il traversa le salon, un individu mal accoutré, avec une barbe de fleuve, se mit à le haranguer. « Votre altesse a accompli aujourd'hui un de ces actes... » Mais son altesse, excédée de ce monde là, lui tourna le dos et sortit.

• • •

Le soir, les médecins opinèrent qu'il y avait du mieux et que probablement la nuit se passerait sans complication. Le sénateur avait quelque peu recouvré ses esprits et l'usage de la parole. Vers neuf heures, il avait demandé aux docteurs d'une voix suffisamment claire si le roi n'allait pas venir. Il avait exactement dit « LE ROI » ; mais il fit de prendre un régent pour un roi, était fort excusable à ce moment de la vie où tous nous nous attachons beaucoup plus au fond qu'à l'apparence des choses.

Il lui fut répondu que le prince... « LE ROI ! LE ROI ! ». Il voulait absolument un roi à son lit de mort. On dut s'exécuter. On lui dit donc que le roi était venu alors qu'il dormait et que S.A.R. « Sa majesté » gremela le malade ; – parfaitement, que sa majesté avait promis de retourner sous peu. – À une heure du matin, le calme régnant partout, les membres de la famille allèrent se coucher. Les deux amis qui étaient de planton cette nuit là ne se couchèrent pas, mais s'endormirent dans les profondeurs moelleuses de deux grands canapés près de la cheminée du salon. Ils avaient, pour mieux dormir, posé la lampe à terre, derrière un fauteuil.

L'infirmière assise auprès du lit, avança la tête pour regarder le malade. Doucement, doucement, elle se leva et l'observa de plus près. H. avait les yeux fermés, la respiration régulière. L'infirmière prit son châle gris, sortit, traversa le salon sur la pointe des pieds, disparut. Cinq minutes après, elle retourna, enveloppée encore dans le châle gris. Son pas était différent ; il était plus lent, plus allongé et pour ainsi dire plus grand : le pas, en somme, de quelqu'un de très circonspect et qui n'est pas sûr de lui-même. Elle heurta légèrement contre un guéridon et s'arrêta pendant quelques secondes. Les quatre jambes noires qui émergeaient des deux canapés vers la cheminée ne bougèrent pas et l'infirmière sans autre encombre, atteignit la chambre de son malade. Là, c'était plus obscur encore. Cachée par les courtines, une veilleuse brûlait entre les volets et les vitres. L'infirmière regarda à son entour un moment comme si elle ne reconnaissait pas le lit, observa le malade qui dormait toujours et sans quitter son châle se mit à prier fervemment, à voix rapide et basse.

Dix minutes après, le malade poussa un soupir. Alors la fausse infirmière se leva, et se penchant sur lui, l'appela, d'un élan étouffé : « Sénateur ! sénateur ! » Celui-ci ouvrit des yeux troubles et tourna la tête dans la direction de la voix : « Une visite, sénateur ! – Une visite ! » – « Sa majesté ? », bégaya le sénateur, « Sa majesté ? », et il essaya de lever la tête. — « Oui, oui, sa majesté ! » dit le petit prêtre, en prenant aussitôt l'accent de l'enthousiasme. Les yeux du sénateur s'allumèrent.

« Le roi ? le roi ? », dit-il.

« Dieu ! » répondit le prêtre. Le châle gris lui glissa des épaules dans le geste qu'il fit pour tirer de sa poitrine un crucifix qu'il éleva les mains jointes en même temps qu'il redressait la tête emporté par son zèle imprudent. « Sa majesté divine, Dieu grand, Dieu miséricordieux qui vous ouvre les bras, qui vous appelle, qui m'envoie moi, son ministre... » Quand il avait dit « Dieu ! » les couvertures avaient bougé comme si l'agonisant était pris d'une convulsion. Lorsqu'il dit « son ministre » une voix, gutturale, étrange, peureuse, l'interrompit. Les couvertures cessèrent de remuer. Le prêtre, épouvanté, regarda H. Il était mort.

Le nom de Dieu l'avait frappé et tué en quelques secondes qui suffirent pour nous laisser ainsi qu'à la princesse une pieuse espérance ; mais le chanoine ne saurait dire ce que le gauche et trop simple prêtre a été dans les mains de Dieu : un instrument de piété ou un instrument de colère et de justice.

La Visite de sa majesté,

un récit d'Antonio Fogazzaro (1842-1911),

traduit par Henri Aymé-Martin,

est paru dans *La Nouvelle Revue*,

tome 117, à Paris, en 1899.

ISBN : 978-2-89816-339-5

© Vertiges éditeur, 2021

– 1340 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org